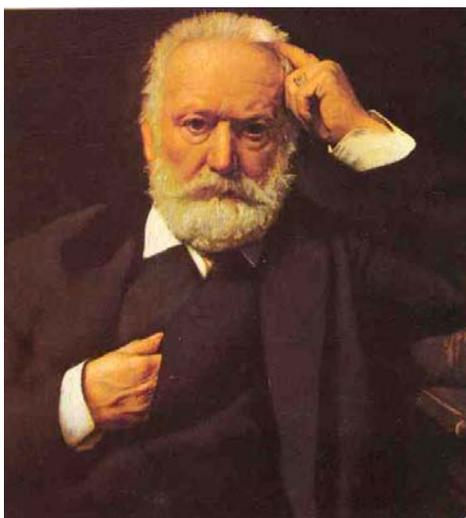


Un reportage de Victor Hugo en 1839

Au penchant de septembre, prémisse de l'automne 1839, Victor Hugo voyage dans le midi de la France. A 37 ans, c'est un poète célèbre, un auteur théâtral adulé par les romantiques. *La bataille d'Hernani*, justement, a accru sa notoriété, et il vient de récidiver avec son drame Ruy Blas. Mais là, comme on dit « il fait un break », ce qu'il ramènera de son périple méridional est un de ces récits de voyage, annonciateur de la vogue du tourisme.



Mais en 1839, il n'y a point encore de chemin de fer en Provence. C'est en bateau que l'auteur descend le Rhône et pénètre en Méditerranée vers le port de Marseille, étape maritime au cours de laquelle un fort coup de mistral « boulègue » le navire et donne des frayeurs au passager.

De Marseille, c'est en diligence que se poursuit le périple en direction de Toulon. Partie du cours (qui n'avait pas encore pris le nom de Belsunce) la lourde voiture remonte la vallée de l'Huveaune – que Victor Hugo, par étourderie ou par mauvaise relecture de ses notes, appelle... l'Aubagne-

Chemin faisant le voyageur brosse avec habileté une évocation charmante du paysage agreste, des verdure et des grands ombrages entre bastides et fermes paysannes. Admirant l'horizon « qui est fort beau » notre homme est cependant muet sur la grimpée du Col de l'Ange et nous propulse directement à Cuges, atteint de nuit et où il faut faire étape.

Laissons la plume au poète-voyageur :

« Cuges est un assez joli bourg posé dans une sorte de grande terrine verte formée de hautes collines et sans la moindre cassure. On ne peut arriver à Cuges qu'en descendant, on n'en peut sortir qu'en montant. L'eau, qui descend mais ne remonte pas, s'amasse l'hiver au fond de la terrine et y fait une façon de lac.

On peut déjeuner admirablement à Cuges. On y a bien des clovisses au lieu d'huîtres, du fromage de brebis au lieu de beurre, et des jujubes au lieu de prunes, mais la table est couverte de becfignes et de rouges-gorges, de tranches de thon grillé, de dorades et de rougets, de figes violettes et de raisins roses. Le tout convenablement assaisonné d'ail et d'huile.

(...) Les figes et les pastèques abondaient. De magnifiques poissons, amoncelés en pyramides emplissaient les paniers de roseaux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Quelques enfants, à côté de moi, agaçaient gaîment un pauvre pince-pigne suspendu au mur dans une cage. Dans un coin de la place murmurait une vieille fontaine-vasque chargée à son sommet de conferva rivularis dont les cheveux verts laissaient tomber goutte à goutte des perles d'eau étincelante. Tout cet ensemble était aimable et doux.

Après Cuges, la route (vers Toulon) gravit des hauteurs assez âpres. C'est ici une vraie route apennine, roide, sauvage, encaissée. Il y a quarante ans on y arrêtait les diligences. De temps en temps on y rencontre une paysanne avec son vaste feutre noir, ou un gendarme à cheval, ou un mulet bâté, chargé de ballots, coiffé de grelots et de touffes de laine rouge, dont la tête plonge jusqu'aux yeux dans une sorte de sac (...) ».

Les Cugeois de notre siècle ont reconnu dans cette description l'ancienne place de la mairie. Les érudits du village ont repéré, à gauche, la maison qui fut l'auberge. Un panneau y rappelle le menu du déjeuner. Mais la chronique ne nous dit pas si ce passage enthousiaste de Victor Hugo a attiré par la suite d'autres voyageurs et touristes curieux d'authenticité rurale.

(Extraits du livre de Constant Vautravers
« Un village Provençal sous la République »
en vente à l'Office du Tourisme.
Extrait du Cuges Magazine de novembre 2006)

